

Penché sur elle, souvent, et contemplant les traits
De son petit visage aimé, si doux, si frais,
On oubliait ainsi pendant quelques moments
La guerre et ses horreurs, la terre et ses tourments!

Mai 1874.

Quatre ans se sont passés, bientôt, depuis ce jour,
Et le petit enfant devint grand à son tour.

Quel plaisir aujourd'hui quand nous allons courir
Ensemble dans les prés, les bois, pour y cueillir
Des fleurs, quelle joie folle alors, quel babillage!

Quand je la vois ainsi de loin sous le feuillage
Avec sa tête blonde aux bouclés si soyeuses
Sa figure éveillée, ses mines gracieuses,
Il me semble entrevoir une apparition,
Une image enchantée de quelque vision!
J'entends à chaque instant partir des cris joyeux
Aussitôt qu'un trésor nouveau frappe ses yeux.

Enfance bienheureuse! un rien, la moindre fleur,
Un scarabée luisant suffisent à son bonheur!

Cher ange, amuse-toi, tu ne sais rien encore
Des tourments de la vie, tu n'es qu'à son aurore,
Trop tôt la raison vient avec ses exigences
Chasser le temps heureux des naïves croyances!

~~~~~  
**En veillant.**

Décembre 1874.

Si quelque jour, enfant, tu penches ton visage,  
Rêveur et sérieux, sur ce petit ouvrage,

Lis-le, car il contient pour toi maint souvenir.  
Des jours de ton enfance il va t'entretenir;  
Il te rappellera les soins et la tendresse  
Que l'amour prodiguait à ta tendre jeunesse,  
Veillant sans se lasser, dès le premier moment,  
Sur tes jours tourmentés, sur ton pas chancelant;  
Il te rappellera l'époque bienheureuse  
De tes jeux enfantins, quand tu courais joyeuse  
Dans l'humble jardinet, ce cher petit réduit  
Où ton premier sourire, un jour, s'épanouit;  
Où j'aimais avec toi courir, le soir, et prendre  
Sur ta bouche mignonne un baiser doux et tendre,  
En me prêtant, heureux, redevenant enfant,  
Aux jeux simples, naïfs, de ton âge innocent.

Hélas! en ce moment sur ton lit de souffrance  
Je te vois étendue, enfant, sans connaissance!  
C'est en veillant sur toi, sur ton sommeil fiévreux  
Que j'écris cette page. — Instant bien douloureux!  
Te voilà de nouveau par une fièvre ardente  
Dévorée aujourd'hui! — Ta pauvre main brûlante  
Qui vient de se glisser dans la mienne en tremblant,  
Semble lui demander quelque soulagement.  
Ah! fatale impuissance, anxiété suprême!  
Voir là, devant ses yeux, un être que l'on aime,  
Un pauvre faible enfant qui souffre, qui se tord,  
Qui, brisé par la lutte invoque enfin la mort,  
Et ne pouvoir calmer une douleur semblable,  
Ne pas pouvoir chasser ce mal impitoyable,  
Etre de ces tourments l'impuissant spectateur,  
Ah, quel affreux supplice endure ainsi le cœur!

Et déjà mainte nuit, hélas, s'est écoulée  
Ainsi par l'insomnie et l'angoisse troublée!  
Heures de désespoir, où j'ai maudit souvent  
La terre et cette vie, enfer toujours ardent,  
Qui ne peut nous donner que douleur et souffrance,  
A quoi donc peut servir une telle existence?